



TEXTE Allan Kaval

Armani, l'adieu à Milan

PENDANT DEUX JOURS, LA CAPITALE LOMBARDE A VEILLÉ LA DÉPOUILLE DU COUTURIER DANS UNE ATMOSPHÈRE DE DEUIL NATIONAL. IL INCARNAIT L'ÂME DE LA VILLE. AUJOURD'HUI MALMENÉE.

UN DIMANCHE de soleil et de silence s'écoule aux environs de la place des Cultures, dans les anciens quartiers industriels du sud de Milan. La cosmopolite et laborieuse capitale économique de l'Italie est en deuil. Giorgio Armani est mort trois jours plus tôt, le 4 septembre, à 91 ans. À l'Armani/Teatro, espace événementiel et siège social de la marque du couturier, des milliers de Milanais contrits attendent, de noir vêtu ou non, arborant pour certains des vêtements griffés du mot « maestro », désireux de lui rendre hommage. Son cercueil de bois sombre est exposé dans la salle principale, où des centaines de lanternes blanches ne suffisent pas à repousser la pénombre. Un deuil municipal a été décrété le lendemain, les drapeaux seront en berne dans la grande cité. Les funérailles ont eu lieu le lundi 8 septembre, dans la province de Piacenza, à Rivalta, village d'origine de ce Milanais d'adoption qui aura su incarner, à la fin du XX^e siècle, le prestige d'une ville aujourd'hui en crise, cinquante ans

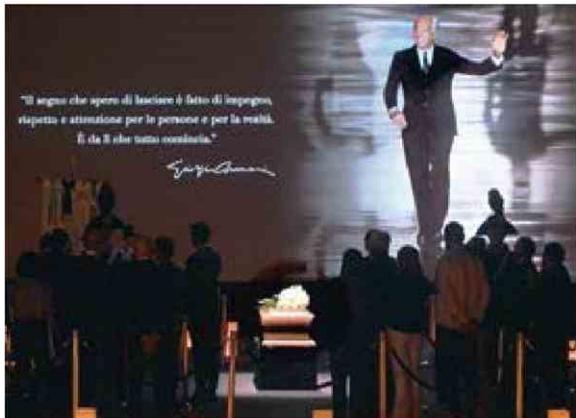
après qu'il y a fondé sa maison. Là où l'Italie n'est ni méditerranéenne, ni baroque mais fille de l'Europe centrale. Là où les bourgeois portent encore le loden tyrolien. Dans les élégants volumes de béton brut du théâtre conçu en 2000 par l'architecte japonais Tadao Andō à la place d'une ancienne usine Nestlé, une fenêtre aux contours rectilignes ouvre sur un calme bassin rectangulaire. Gravité et retenue. Dans la file des Milanais venus dire adieu à Giorgio Armani, Domenico Aiello, juriste de 29 ans, identifie le défunt à l'esprit de Milan, l'esprit « ambrosien », en référence au patron de la ville, saint Ambroise. « Beaucoup de travail, pas d'ostentation. Un sens de la responsabilité silencieuse, une philanthropie discrète respectant le précepte de l'Évangile : que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite », résume le jeune homme. Il voit aussi en Giorgio Armani le précurseur d'une masculinité moins agressive avec son emblématique veste déstructurée, fluide, en mouvement,

débarrassée de ses entoilages, de ses doublures et autres épaulettes. Domenico Aiello vient de se signer devant le cercueil du couturier gardé par des carabiniers en grand uniforme, bicorne sur la tête, sous le gonfalon de Milan, cette bannière verticale, un emblème de tissu qui abrite la fierté de chacune des communautés italiennes. Il salut respectueusement Leo Dell'Orco, 73 ans, compagnon et bras droit de Giorgio Armani et présent pour prendre la relève, qui, coulé dans une fatigue digne et humble, accorde un moment à chacun des visiteurs qui souhaitent l'approcher. Juste avant le jeune juriste, il a serré la main de Mario Raffaele, un cheminot de Bologne âgé de 66 ans qui avait le matin même fait le trajet spécialement depuis la capitale rouge de la Romagne. « Armani a toujours été une référence pour moi. Simplicité et beauté. Attention aux détails », livre Mario Raffaele, pantalon et chemise noirs impeccables de chez Emporio Armani, la ligne plus accessible lancée par le couturier en 1981. « Nous avons été submergés par la foule, par l'affection et le respect que tout le monde nous témoigne », a déclaré Leo Dell'Orco à *La Repubblica*, au sujet de l'hommage public qui a réuni plus de 15 000 personnes. Peut-être s'en trouvaient-ils parmi eux qui étaient venus aussi saluer une certaine idée de Milan. La mort de Giorgio Armani a conclu un été crépusculaire pour la ville. Alors qu'elle doit accueillir, avec Cortina d'Ampezzo, les Jeux olympiques d'hiver 2026, son élite politique et économique trébuche sur une enquête tentaculaire révélant les dérives qui prospèrent dans le secteur de la construction depuis au moins l'Exposition universelle de 2015. Une date à partir de laquelle Milan s'est vouée aux grands événements internationaux. L'ancienne cité ouvrière est aussi devenue un refuge pour ultrariches attirés par des conditions fiscales avantageuses.

Alors que les premiers Milanais en deuil se rendaient samedi à l'Armani/Teatro, des dizaines de milliers de manifestants se réunissaient contre la gentrification et la fermeture, le 21 août, sur décision du gouvernement de Giorgia Meloni, d'une institution culturelle milanaise, le Leoncavallo. Un point de repère de la gauche italienne depuis 1975, l'année même où Giorgio Armani s'est lancé.

Le couturier n'incarnait-il pas, justement, cette dystopie pour privilégiés ? Au contraire, selon le journaliste et directeur artistique Carlo Antonelli, qui a rédigé avec son ami le réalisateur Luca Guadagnino une nécrologie dans le très milanais *Corriere della Sera* : « Armani incarnait l'idéal d'une Milan qui travaille et qui rend à sa ville, et non d'une Milan réduite à un objet de spéculation sur un tableau Excel. Il est le fruit d'une Italie industrielle, innovante, non folklorique, non tournée vers le passé. Derrière Armani, il y avait un véritable idéal de progrès. » On se souvient dans la ville d'un don du créateur de 2 millions d'euros aux hôpitaux pendant l'épidémie de Covid-19 qui a siurement touché la Lombardie et de la conversion d'une partie de ses lignes de production pour la fabrication d'équipements médicaux. On retient aussi que la maison Armani est toujours restée indépendante.

« Sa Milan appartient à un autre temps. Je ne crois pas qu'il aimait tant ce qu'elle est devenue, une ville dont l'enrichissement n'est pas canalisé par une idée », nous confie Carla Vanni, qui fut directrice, trois décennies durant, du magazine de mode *Grazia* en Italie. « Milan est la ville que j'ai choisie. C'est une ville qui vous permet de vous exprimer et vous respecte... si vous avez quelque chose à dire », disait Giorgio Armani en ouverture du court-métrage que lui a consacré Martin Scorsese en 1990, *Made in Milan*. (M)



La chapelle ardente dressée pour Giorgio Armani, à l'Armani/Teatro, à Milan, le 6 septembre, avec ce message : « La trace que j'espère laisser est faite d'engagement, de respect et d'attention aux personnes et à la réalité. C'est là que tout commence. »

Mauro Mazzoni/ZUMA Press/Bestimage